

***Un air de famille*, de Cédric Klapisch : un vent de perfection**

Si la vie n'a pas encore mis sur votre chemin *Un air de famille*, si aucun hasard ou rencontre ne vous a fait voir ce film, c'est le moment ou jamais, c'est tout de suite maintenant, c'est tôt ou tard mais le plus tôt sera le mieux, et sera votre bonheur, je vous l'assure.

Des personnages et des décors il y en a peu. Adaptation de pièce de théâtre oblige. Un café, une famille, un dîner. Mais là est le premier coup de maître du film, qui sait croquer la situation et nous la livrer avec délice, et virtuosité.

D'abord l'espace. Certes, on ne verra pas grand chose au-delà du Père Tranquille, bar miteux mais ô lieu symbolique de la filiation qui se joue ici. Or, l'absence du père décédé qui y résonne donne à l'endroit tout son charme, et tout l'attachement qu'on lui porte. Son aspect désuet contribue aussi à montrer pourquoi Henri n'a jamais rien voulu y changer : son père non plus ne voulait pas innover, et à son tour Henri suit ce choix démodé. Résultat, on navigue essentiellement des chaises au comptoir, de l'arrière à l'avant salle, des toilettes à la porte d'entrée. Mais le décor est soigné, du bar en formica au juke-box capricieux, des étiquettes de publicité sur la porte aux petites lampes de tables aux abat-jours imprimés. Et si l'on ne bouge pas de là, Cédric Klapisch rythme tout de même le récit d'excursions rapides vers des lieux annexes ou des souvenirs comme des bulles nostalgiques, soit quelques échappées qui sont autant d'occasions de glisser un trait d'humour, mais aussi une tendresse et une émotion inopinées. Et dans l'espace-même, il regorge d'idées pour élargir les perspectives, et appuyer par l'image les rapports entre les personnages. Le cadrage joue habilement avec les miroirs, les fenêtres, et les ouvertures sur la cuisine ou la salle de restaurant. Ainsi les personnages communiquent par cadres interposés, se font face et font face à eux-mêmes. Et on se sent presque invités, tant le moment suspendu du film nous projette là-bas, dans un univers à la fois froid et rassurant, triste mais réconfortant.

Ensuite les personnages, évidemment. Tous sont traités avec autant de subtilité, de détail et d'intérêt, aucun ne prend le pas sur l'autre, ne se détache du lot. C'est une véritable troupe, qui excelle tant dans son ensemble que dans les individualités. Rares sont les films qui posent leurs personnages sur un tel pied d'égalité. Aucun faire-valoir, aucune superficialité. Chacun a droit à son portrait, à ses coups d'éclat et à sa véritable personnalité. Chacun glisse ses atouts, ses failles, jonglant entre sensibilité, humour voulu ou malgré eux, colère, amour,

anxiété. Rares sont les films qui atteignent ce brio dans l'élaboration de leur complexité, et dans l'alchimie de leurs relations. Les personnages ont leur place dans le décor, dans la famille que l'on découvre ici, ils ont leur vie et leur façon d'être. Mais aucun ne reste cantonné à un cliché, à un rôle propre. Ils évoluent au cours du film, ils se découvrent et se révèlent, tant à eux-mêmes qu'aux autres, les autres personnages et puis nous, spectateurs. Henri, « l'imbécile de la famille », bien bourru et ne cherchant pas plus loin que le bout de son nez, peut voir le petit monde qu'il maintient debout à bout de bras soudain s'écrouler, et tenter finalement de le rattraper. Yoyo, la belle sœur un peu perchée, surprend dans sa spontanéité, qui fait d'elle la plus sincère du groupe, échappant des vérités évidentes malgré que niées, avec une nonchalance naïve déconcertante, désopilante, et merveilleusement attachante. Denis, le serveur discret, est sans doute le plus délicat, mais a un caractère bien affirmé, et beaucoup de suite dans les idées. Son regard traverse tout le film, se pose sur chaque membre de la famille, et ne réprime que difficilement sa façon de penser. Et puis Betty, et puis la mère, et puis Philippe... Ces deux derniers qui peuvent être considérés comme des personnages plus durs, mais qui sous-tendent finalement des blessures plus sourdes, et que l'on prendrait presque en pitié. Tout comme l'explique Betty à sa maman, la grossièreté ne se situe pas toujours là où on le croit, tout comme la bêtise... Finalement, Philippe le fils parfait et irréprochable, semble à travers ses choix, être le plus malheureux des trois...

C'est une famille parmi tant d'autres, et un film de famille parmi tant d'autres. Mais on aime cet *Air de famille* pour son penchant incisif, son parti-pris frôlant l'humour noir tout en révélant des personnages profondément humains, et extrêmement attachants. Par leurs petites habitudes, leurs manies, leurs réflexions, leurs chichis, leurs rapports d'opposition. Maman a un avis sur tout et des leçons de vie pour tout le monde, Henri n'a encore rien compris et a mis son petit gilet du vendredi, Yoyo a froid et a encore dit un truc qu'il fallait pas, Betty est mal habillée et aurait mieux fait de la fermer, célibataire à 30 ans, non mais je rêve. Denis, lui, il bouquine. Et puis venez pas l'emmerder, il est neutre. La tendresse, la complicité comme l'animosité ou la rancœur lient le groupe dans un enchevêtrement de relations finalement classique, mais passionnant à observer. Parce que tellement vrai, tellement parlant, tellement touchant. De coups d'éclat en coups de gueule, de révélations en remises en question, de mises au point en réconciliations, on y croit complètement.

Ce qui nous amène à l'apogée du film, au cœur de son ingéniosité : les dialogues. Des dialogues d'une qualité folle, dont on ne se lasse pas, et sur lesquels je ne pourrais tarir

d'éloges. Tantôt graves, tantôt drôles, soudain nerveux ou carrément loufoques, *Un air de famille* bascule de l'éclat de rire à la larme à l'œil, et parvient parfois même à mêler les deux, nous surprenant à relever le coin de la fossette tout en plissant les yeux. Les paroles sont complètement justes, complètement en place, les échanges se suivent en un rythme parfait, et une fois encore chaque personnage a le droit à la parole, a son espace d'expression pour son espace d'existence et d'absolution. On donne son avis sur les joueuses de tennis en short, sur le choix d'une cravate pour passer à la télévision, puis on décide ensemble d'aller au restaurant ou pas, d'offrir des cadeaux ou pas, d'inviter le serveur qu'on connaît si peu, ou pas... Et puis on reprend un verre, et le ton monte quant au fait d'avoir un chien paralysé, d'aller parler à sa femme qui s'est barrée, d'ouvrir sa gueule quand il le faut, de remettre à sa place ceux qui l'ont bien cherché. Un festival de répliques délectables explose alors, en un véritable feu d'artifice, qui rend justice à tous les enjeux mis sur la table. « Ah tu t'en fous de mes histoires, je te remercie ! » « Ouais ouais ouais, parce que tu t'intéresses aux miennes, hein ? A part ton émission de télé là, que j'ai pas vue d'ailleurs ! Tu t'intéresses à qui ? Tu t'intéresses à quoi, toi ? Est-ce que tu en as de la considération ? » Et nous voilà mouchés.

Un air de famille est d'une sobriété rare, qui laisse place à partir de là à une intensité unique, à une profondeur bouleversante dans l'analyse des rapports humains. Et ce tout en drôlerie et en finesse ! On ne peut pas rater ça, ce serait se priver d'un bel instant. Alors pour ceux qui ne l'ont pas vu : vous ne mesurez pas votre chance, profitez-en, savourez ! Vous verrez, le canard est exquis ! Et pour les autres... vous en reprendrez bien un p'tit, après tout, c'est l'anniversaire de Yoyo ! L'occasion unique de danser un rock endiablé avec Denis, scène mythique, et puis tant que vous ne connaissez pas toutes les répliques par cœur, vous pouvez persévérer !

Mathilda.

***Un air de famille*, de Cédric Klapisch, d'après la pièce de théâtre d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri, avec Agnès Jaoui, Jean-Pierre Bacri, Catherine Frot, Wladimir Yordanoff, Jean-Pierre Darroussin, Claire Maurier. 1H50, France, 1996.**